

PRINTEMPS

de Julie Chaffort

- vidéo - photographie -

Durant l'hiver 2012-2013, j'ai fait ma première résidence d'artiste sur l'île de Vassivière où j'ai réalisé le film "Hot-Dog" et la vidéo "Montagnes Noires". Là, j'ai rêvé de mettre en scène des personnages enflammés dans les forêts étranges et mystérieuses de l'île. Seulement ce n'était pas possible - trop compliqué dans le temps imparti et trop honéreux... et je crois que ce n'était pas encore le bon moment pour moi d'endosser une telle mise en scène.

Des années plus tard, cette idée toujours présente dans mon esprit, ravivée par les différents événements du Printemps Arabe et les multiples revendications soldées par des immolations; je décide alors de réaliser "Printemps", me demandant comment être dans la résilience face à un acte aussi radical et brutal que celui de prendre feu.

Afin de performer ces êtres, « ces états de disparition », j'ai travaillé avec un cascadeur professionnel pouvant réaliser des « torches humaines » et former une actrice à réaliser cette cascade - sa présence et son jeu étaient indispensables pour y insuffler l'émotion que je recherchais.

Nous avons travaillé autour de la lenteur des déplacements des personnages, leur immobilité, la hauteur des flammes, le rapport que chaque être peut entretenir avec un autre...



Photographie de tournage

Brûler.

Un acte d'une violence inouïe.

Que faire de ce geste ?

Où sont les âmes de ces sacrifiés ?

« Pour le monde ancien les insepulti étaient au sens propre des utopies : corps sans lieu. (...) Il y a des carences d'adieu. Même si tous les mourir des hommes sont inachevables, il y a des morts plus inachevés que d'autres. C'est ainsi que « la vie inachevée » erre dans le monde des vivants comme une force inemployée attendant quelqu'un qui s'en saisisse et l'accomplisse. Traîne dans l'air le temps psychique des âmes encore fiévreuses. Errent partout des morts qui ne sont pas complètement morts. Ce n'est pas un conte que je raconte. C'est la vie de tous les jours. Tous les rêves les voient. »

Pascal Quignard, *La barque silencieuse*

Brûler, c'est faire éclater quelque-chose qui était latent.

Brûler, c'est être épris.

Brûler, c'est se sentir détérioré par une chaleur trop forte.

Brûler, c'est disparaître.

J'ai dirigé ma recherche autour de cette contradiction de disparaître tout en étant encore là, tout en étant encore visible, provoquant la lumière, la blancheur, l'éblouissement.

Comment mettre en scène et filmer cette dualité ?

Penser à des corps sans lieu.

Vivre dans l'absence.

« La blancheur est l'effacement de soi dans la disparition des contraintes d'identité. L'enjeu est de ne plus être soi pour ne plus être atteint par les aspérités de son environnement.

La blancheur est un engourdissement, un laisser tomber né de l'impuissance à transformer les choses. La blancheur traduit la volonté de devenir diaphane, de se défaire du fardeau d'être soi.»

David Le Breton

C'est étrange, il y quelque chose, de la cache, de l'abri, de la disparition, de la mort, d'une fin douce, se consumer, brûler sans douleur, fragile, puis se fondre, être happé par les lichens, la mousse verte et tendre; se diffuser, se répandre, disparaître lentement. De nombreux animaux se cachent pour mourir, là c'est inversé, comme ce cheval qui guette, veille... Les humains sont comme au bord des larmes, vulnérables, pourtant une paix se dégage, une sorte de calme ou une acceptation ;

La fin d'une fuite? est ce que ce sont des créatures qui vivent là? qui meurent là? qui apparaissent , puis disparaissent, se répandent, dans une fumée? Est-ce que ce sont des survivants? Est-ce qu'ils sont au bout de quelque chose, d'une quête, d'une vie, d'un amour? Est-ce qu'ils existent? Est-ce qu'ils font partie de cette forêt, comme le fruit d'un arbre? Est-ce que je suis le cheval?

Cette forêt a quelque chose d'attirant, d'irrésistible, On ne peut pas en sortir peut-être? ou lorsqu'on la traverse, lorsqu'on est dedans, si l'on est pas un être de cette forêt, si l'on n'est pas un végétal, un animal, on brûle, on meurt? on devient fumée, on s'envole dans cette forêt? Peut-être que ces humains le savent, ils ne sont pas surpris par leurs corps en feu, Peut-être qu'ils ont choisi cette mort-là, de mettre fin de cette façon-là. Une étreinte d'adieu, Il n'y a plus rien à se dire. Leurs âmes se répandent, se propagent, va pénétrer les troncs, les feuilles, caresser les cimes.

Lucie Chabaudie



La résistance des feux follets et des chevaux blessés

Léa Bismuth

*Composée d'un film, d'une installation-vidéo, et d'une mise en scène de jouets mécaniques, l'exposition **Printemps** est un hymne à la renaissance et la régénérescence. À la résistance aussi, de ceux qui s'enflamment, ou de ceux qui luttent. Mais il faut comprendre qu'au cœur de chaque élan retrouvé, reconquis, il y a une rencontre, c'est-à-dire à la fois une confrontation et une douceur, un appel et un dialogue. Les deux textes qui suivent, sous la forme de tableaux-poèmes fidèles aux objets filmiques dont ils s'inspirent, tentent de restituer ce mouvement vivant.*

Tableau #1

Tout commence dans une forêt, profonde, peut-être primordiale.
Fougères épaisses, oiseaux chanteurs, échos pluriels.
Une femme s'enflamme, d'abord.
C'est elle qui prend feu, la première.
Elle est sereine, ou du moins elle semble l'être.
Elle regarde le feu prendre, doucement, lentement, sur ses jambes, le long de ses bras.
Elle regarde le feu la parcourir.
Les flammes pourraient l'envahir toute entière, si elles n'étaient retenues par une sorte de magie.
Le brasier irréel.
Et les brumes des contes envahissent le paysage, suspendues, familières, oniriques.
Une métamorphose se prépare.
La femme qui brule n'a rien d'une vestale.
Elle ne fait partie d'aucune société secrète.
Ce qu'elle accomplit relève plutôt d'une tâche invisible, d'une méditation ouverte.
Trouver le lieu et la formule.
Faire qu'une certaine chose advienne.
Une latence, l'attente d'une révélation, au sens photographique, d'apparition.
La mousse répandue aux pieds des arbres, sur les tapis de feuilles, dissimule une ample existence.
Insectes et champignons y prolifèrent.
Lichens millénaires, aussi anciens que les légendes, aussi persistants que les foyers.
L'homme et la femme regardent la nature, qui les enlace, qui les contient, qui les protège.
Font-ils partie d'elle ?
Sont-ils partie intégrante d'un humus immense, encore plus vaste que le Tout ?
Seule leur rencontre, sous nos yeux, tiendra lieu de réponse.
La silhouette de l'homme et celle de la femme se consomment dans l'humidité sylvestre.
Figures spectrales, présences chaleureuses, résistantes.
Contre quelles forces devront-elles se battre, et à la face de quel souverain auront-elles à rendre des compte ?
À moins que ces présences lumineuses ne soient totalement libérées d'attaches et de contingences.
Une rencontre, et l'étreinte, fraternelle autant que sororale, qui s'en suit.
Une sorte de reconnaissance et d'écoute de l'autre.
Alors que le regard est aussi une caresse.
L'animal fougueux, lui, se tient à l'écart, majestueux, à l'arrière-plan.
Il nous dévisage autant qu'il dévisage les protagonistes de la scène.
Il nous demande seulement : faisons-nous bien partie du même monde ?
Pour répondre à la question, il faudra témoigner en faveur d'une errance.
L'errance des âmes qui possèdent le réel savoir, qui connaissent le feu du printemps.
Le feu par qui la vie se régénère.
En une constante transformation, en un perpétuel mouvement d'incendie.

Magazine MOUVEMENT - Critiques Art contemporain

Par Oriane Hidalgo-Laurier publié le 24 sept. 2020 (extrait)

autour de l'exposition monographique PRINTEMPS à l'ancien palais épiscopal de Béziers en 2020

Production: Mécènes du Sud Montpellier-Sète / Musée de Béziers



vue de l'installation de la vidéo "Printemps" au palais épiscopal de Béziers - cadre en bois 6m x 2,5m en rétroprojection, gazon, branches, plantes

PRINTEMPS

Symbole de liberté, annonciateur de l'Apocalypse ou noble monture, le cheval fascine. Qu'aurait-il à nous dire aujourd'hui des hommes et de leur folie ? L'artiste-vidéaste Julie Chaffort en fait le protagoniste de son exposition *Printemps* dans l'ancien tribunal de Béziers. Un témoin éclairé qui observe ses « maîtres », sans autre jugement que sa présence silencieuse.

« Tribunal de Grande Instance » : le panonceau sur le fronton du futur haut-lieu des Musées de la Ville de Béziers n'inspire pas confiance. Qu'il soit désaffecté et rebaptisé « Palais Épiscopal » en référence à la fonction première de ce bâtiment historique qui jouxte la cathédrale n'y change rien : un palais de justice, on n'y entre jamais de gaîté de cœur. Mais un chant d'oiseaux nous tire de ces pensées de mauvais augures, à peine franchi le seuil. Une odeur d'humus prend les narines, nous guidant à travers la semi-obscurité des lieux. L'herbe a envahi le sol de la salle des pas-perdus, des troncs gisent devant une grande cheminée en marbre. Comme tombé du ciel, un immense écran barre l'espace, ouvrant sur une forêt verdoyante un jour de pluie. Une langue de brume s'insinue lentement dans l'image et s'enroule autour des arbres. Des silhouettes humaines la traversent, paisibles malgré les flammes qui lèchent leurs vêtements. Ces âmes errantes fuient-elles quelque catastrophe urbaine ou font-elles partie du bestiaire de créatures merveilleuses peuplant les forêts ? Sont-elles des messagers de l'Apocalypse ou des martyrs, après un geste ultime de protestation ? Le cheval qui les observe sans broncher, tapis dans les fougères, se contente de renforcer l'inquiétante tranquillité de la scène sans donner de réponse. Julie Chaffort connaît bien ce sentiment, pour avoir tourné dans les forêts nombre de ses vidéos, la figure animale y étant quasi omniprésente. Pour l'artiste, le cheval est le « témoin privilégié de quelque chose que l'on arrive plus à percevoir en tant qu'humain ». Un témoin qui s'avère le protagoniste de son exposition, un leitmotiv dans une partition tragi-comique nous menant d'un univers « intemporel » et obscur propre aux contes à celui, désenchanté, d'un manège de jouets en plastique exposés en pleine lumière. Dans un mouvement à contre-courant, plus on avance vers la clarté, plus on glisse dans une folie latente. (...)







Vue de l'exposition "Extension des meutes" au Chateau d'eau à Bourges - 2022 ©margotmontigny

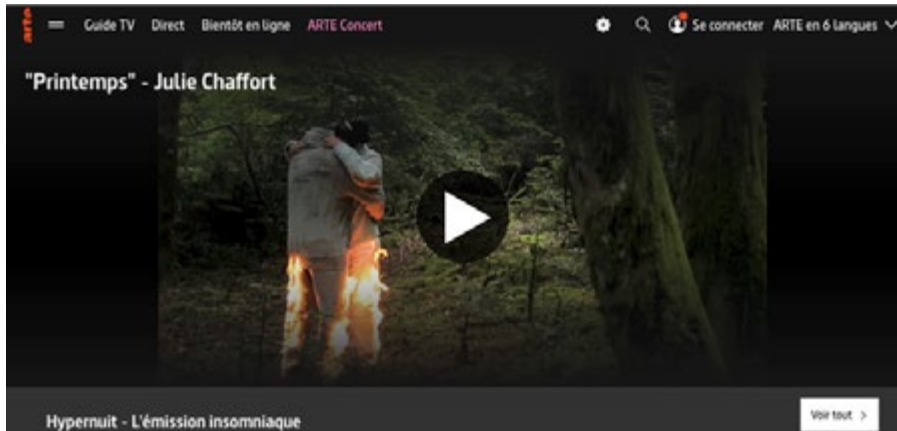


Vue de l'exposition "Ombres errantes" au 19 CRAC Montbéliard - 2021 ©A. Pichon

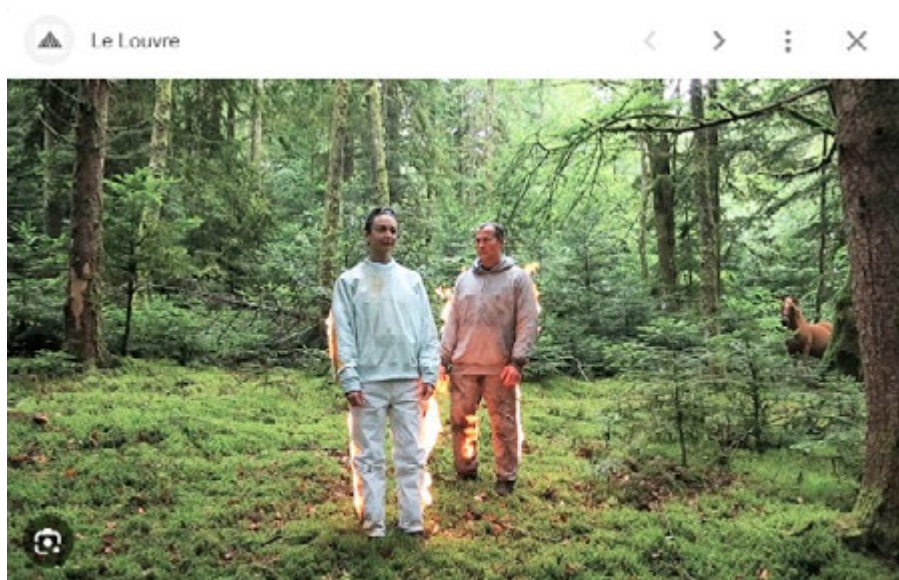
DIFFUSIONS de "Printemps"

- ARTE TV - un extrait de 4 minutes de « PRINTEMPS » a été diffusé sur ARTE.tv et est disponible sur arte.com dans l'émission *Hyper nuit #3*

<https://www.arte.tv/fr/videos/114888-000-A/printemps-julie-chaffort/>



- RENCONTRES INTERNATIONALES PARIS/BERLIN 2022 "Le clair objet du désir" au LOUVRE



Rencontres Internationales Paris/Berlin - Nouveau cinéma et art contemporain

[Consulter >](#)

- EXPOSITIONS PERSONNELLES

2022 – Antre-Peaux - Château d'eau-Château d'art Bourges, «Extension des meutes », commissariat Julie Crenn

2021 – Crac le19, « Ombres errantes », Montbéliard, France

– La Station Culturelle à Fort de France, « Adan an Kalbass i ni dé kwi » soutenu par le Programme Suite du CNAP, Martinique

2020 – Palais Episcopal, Musée de Béziers, « Printemps », soutien de Mécènes du Sud Montpellier-Sète

- EXPOSITIONS COLLECTIVES

2023 – Vieille Eglise de Merignac, « Voyage en Absurdie », commissariat Yann Perraud

2022 – Eglise Saint-Sylvestre , « Art en Chapelle » - Longevilles-Mont-d'Or, France

PRINTEMPS

par Julie Chaffort

vidéo, 7min40, HD, couleur, son stéréo - 2020

Produit par Mécènes du Sud Montpellier/Sète avec le soutien à une recherche/production artistique du Centre National des Arts Plastiques et le Centre International d'Art et du Paysage de Vassivière.

Cascadeurs : Bénédicte Chevallereau et Jérôme Henry

Équipe technique : Jean-Barthélemy Velay, Aurore Aulong, Alice Fahrenkrug, Yasmin Bau, Rémi Labrousche, Olivier Villanove



#1_*Printemps* - photographie - tirage alu dibond 120x80 cm